VICTORIA.

Le 60e anniversaire de l'avènement de la reine Victoria.

Voici, d'après la *Westminster Gazette*, la liste à peu près complète des princes et princesses étrangers qui assisteront aux fêtes qui seront données à Londres au mois de juin de cette année :

Autriche.—L'archiduc Joseph et l'archiduchesse Clotilde.

Bavière.—Le prince Rupert.

Belgique.—Le roi Léopold, la princesse Clémentine et le prince Albert.

Danemark. — Le prince héritier Frédéric et la princesse Louisa.

Espagne.—Le prince Antoine de Montpensier et l'infante Eulalie.

Grèce.—Le duc et la duchesse de Sparte.

Allemagne.—Le prince et la princesse Albert ou le prince et la princesse Frédéric-Léopold de Prusse.

Italie.—Le prince et la princesse de Naples ou le duc et la duchesse d'Aoste.

Portugal.—Le duc d'Oporto.

Russie. — Le grand-duc Serge Alexandrovitch et la grande-duchesse Elizabeth Féodorovna.

Roumanie.—Le prince héritier Ferdinand et la princesse Marie.

Saxe. — Le prince Frédéric-Auguste.

Suède et Norvège.—Le prince héritier Gustave.

Wurtemberg.—Le duc Albert.

L'impératrice Frédéric, le prince et la princesse Henri de Prusse, le grand-duc et la grande-duchesse de Hesse et d'autres proches parents de la Reine assisteront aux fêtes en qualité de membres de la famille.

Téléphore et microphore.

A choses nouvelles, dit-on, mots nouveaux. Le mot cependant peut être parfois plus vieux que la chose, même lorsqu'il s'agit d'une invention.

Par exemple *téléphone* et *microphone*.

Quelle est l'origine de ces mots si bien entrés dans la science et dans les usages actuels ? D'après M. Thomas D. Lockwood, le mot *microphone* a été employé pour la première fois en 1827 et appliqué à un instrument mécanique, imaginé par Weatstone et décrit par lui dans le *Quarterly Journal of Science*. Le microphone avait pour but de rendre perceptibles les sons les plus faibles.

Le mot *téléphone* remonte à 1845. Il était donné à un appareil imaginé par le capitaine John Taylor, "un instrument puissant destiné à transmettre des signaux, pendant le brouillard, à l'aide de sons produits par l'air comprimé traversant des trompettes". En 1854, le même nom a été appliqué au système de langage musical imaginé par Sudre.

Les découvertes de ces dernières années ont singulièrement modifié et précisé le sens de ces deux mots.

PETITES VERITES.

La solitude est mon plus grand effroi ;
Je crains l'ennui d'être seul avec moi.

Mourir pour son pays n'est pas triste sort ;
C'est s'immortaliser par une belle mort.

On soulage son cœur en confiant sa peine.

LE PETIT PLOT.

I

Au fond du jardin de l'instituteur, dans le petit village de Magny, l'herbe est haute et drue ; par dessus la haie, entre les branchages, on aperçoit la vallée que cercle un horizon de collines verdoyantes.

Il y a là, pour s'abriter du soleil, un pommier qui, sur le bleu du ciel, brode des arabesques blanches. Le pommier est très-vieux ; son tronc noueux semble se courber sous le poids des ans. Mais ses fruits, cependant, sont savoureux comme ceux d'un jeune arbre.

Un qui aime à se coucher à l'ombre du pommier en fleurs, c'est le chien Pateland. Et son intime ami, le petit Plot, le fils de M. Plot, l'instituteur, voudrait bien dormir comme Pateland à la fraîcheur embaumée dans l'herbe haute. Mais il y a la classe !

Il faut que le petit Plot soit en classe quand va, délicieusement et pour de longues heures, s'étendre le libre et enviable toutou.

Le petit Plot ne peut pourtant pas rester ignorant comme un chien ! Son père le lui dit bien souvent. Et, voyons, son père n'a-t-il pas cent fois raison ?

"La vie des hommes n'est pas faite pour dormir !"

—Mais je ne dors pas sous le pommier, dit timidement le petit Plot.

"....Ni regarder devant soi les collines bleuâtres et la vallée que dore le soleil de mai ; en un mot, pour rêver, comme disent les poètes ! Il faut travailler, mon enfant, afin d'être à même plus tard de tenir une place honorable dans la société, et, si l'on peut, d'être utile à l'humanité ! Dès l'enfance on doit donc se préparer à cette noble tâche en acquérant l'instruction que les circonstances vous permettent de recevoir !"

Combien de fois M. Plot a-t-il répété à son fils ces sages paroles ! Et il les termine invariablement par cette exclamation qui regrette : "Ah ! si j'avais ton âge !...." Discours vains ! Jusqu'alors, le petit Plot n'a pas compris l'importance qu'il y a à se "préparer dès l'enfance" aux devoirs sociaux ; il pousse d'ailleurs la perversité jusqu'à mépriser, dans le fond de son âme, ces dits devoirs dont le père lui rebat les oreilles.

Il semble que, pour lui, l'unique "tâche" consiste à "folâtrer avec un animal dépourvu de raison," se rouler, gambader, se griser d'air pur et au bourdonnement de la nature en joie.

Ah ! le pauvre petit Plot !

II.

Pour le moment et malgré ces tendances déplorables, il est penché sur un haut pupitre chargé de livres et de cahiers, une plume aux doigts,—des doigts barbouillés d'encre,—et il trace des chiffres noirs sur une page blanche.

Pourtant, la grande salle aux murailles enduites de chaux, où se dresse, dans un coin, le redouté tableau noir, et dont les fenêtres entr'ouvertes laissent, bienfaisantes, entrer les piaillements d'oiseaux, est vide.

C'est jeudi, après-midi. Les écoliers ont vacance. Et voilà pourquoi le petit Plot a de grosses larmes qui coulent sur ses joues un peu maigre et viennent s'aplatir lourdement sur le cahier, pareilles aux larges gouttes de pluies d'orage sur la terre aride.

De temps en temps, le chien Pateland passe sa bonne frimousse de bon chien par l'entrebâillement de la porte, et, de son regard quêteur, interroge le petit Plot :

—Viens-tu ?

M. Plot somnole dans la chaire.

—Viens donc ! A trois pas du pommier, dans la haie, il est un trou où un homme ne pourrait passer, mais qui nous permettra à tous deux la fuite. Nous descendrons le chemin creux qui contourne le village et nous gagnerons la rivière. Elle coule, en chantant, sur des cailloux polis, et des saules échevelés trempent, dans ses eaux claires, leurs pâles verdures. Des touffes de myosotis en fleurissent les rives, et, sur l'eau miroitante, des nénuphars étalent leurs feuilles plates semblables à des taches d'huile et leurs calices jaunes. On voit frétiller les poissons aux écailles luisantes dans le courant. Des grenouilles épeurées, à chaque pas, sautent avec un "floc !" au milieu des roseaux. Des libellules, gracieusement envolées, passent et repassent dans un rais de soleil filtrant à travers les feuilles. Quelle bonne odeur d'herbe mouillée et de sable humide ! Et les coins du ciel qui tachent d'azur le cristal du ruisseau ! Et là-bas, entre les rocs moussus, la source qui filtre doucement avec un jasement monotone et berceur ! Viens donc, petit Plot !

—Impossible ! il faut que j'aie résolu trois problèmes d'arithmétique dans une demi-heure, lorsque papa s'éveillera.

Le chien comprend, secoue tristement ses oreilles et disparaît.

III

Alors, les pleurs de l'enfant redoublent ; il a peine à étouffer les sanglots qui lui montent à la gorge et l'étranglent.

Deux fois, trois fois, le chien montre son museau interrogateur. Et, plus violents chaque fois, les sanglots soulèvent l'étroite poitrine du petit Plot. Ses yeux se creusent, des luisants de fièvre glissent sur ses prunelles, sa petite bouche exsangue s'affaisse en une moue douloureuse, et il reste comme hébété devant son travail interrompu qu'il n'achève point.

Est ce donc par punition que le petit Plot est enfermé ainsi entre les quatre murs monotones d'une classe, à résoudre des problèmes d'arithmétique, tandis que les autres gaminent à qui mieux mieux par les champs ?

Non.

Alors ?....

C'est que le père, chaque jeudi, donne à son fils des leçons supplémentaires pour avancer ses études,—et pendant les deux mois de vacances annuelles, quand il fait si bon sous le chaud soleil ou parmi les vignes qu'on vendange, il travaille encore durant la majeure partie du jour.

Non pas que M. Plot soit un méchant homme, stupidement exigeant, mais "il faut, dès l'enfance, acquérir l'instruction que les circonstances vous permettent de recevoir". Et le petit Plot recevra l'instruction que les circonstances lui permettent d'acquérir. Puis, il ira au collège.

Alors, hélas ! il ne le verra plus, par les fenêtres ouvertes, le jardin de l'école, et son chien Pateland ne passera plus, à chaque instant, sa tête familière par l'entre bâillement de la porte des classes.

Heureusement ce temps est lointain pour l'imagination enfantine du petit Plot ; il lui semble que jamais il n'y arrivera.

—S'il travaille comme il faut, à seize ans il sera bachelier. On verra, après, à le pousser davantage. Pourquoi ne serait-il pas licencié et docteur ? —

Et comme en une apothéose, dans un coin de Paris, le père aperçoit un bâtiment imposant profilant sur le ciel sa silhouette rigide ; cette inscription en décore le fronton :

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

Plot père a été à l'Ecole normale au chef-lieu de son département, où l'on fait les instituteurs ; Plot fils ira à l'Ecole normale de Paris, où l'on fait les grands hommes.

Et c'est pourquoi le petit Plot, ce jeudi de printemps, et tous les autres jeudis, est penché sur un haut pupitre, devant un cahier blanc où il trace, en pleurant, des chiffres noirs.

Voilà pourquoi, aussi, affaissé dans la chaire, M. Plot somnole, rêvant des jours glorieux où son fils, aux acclamations des plus fameux universitaires, se dirigera, triomphal, chargé de couronnes et de parchemins, vers les hauteurs du Panthéon.

Et Mme Plot vous dirait, de plus, que c'est également pour cela qu'on mange à la maison, si souvent, des pommes de terre en guise de beefsteacks, et qu'elle et son mari ont pris l'habitude de boire le café sans sucre.

Car il faudra beaucoup, beaucoup d'argent pour réaliser ce rêve.

IV

Mais voilà que le chien montre encore son nez à la porte ; des pas retentissent.... Ne pleure plus, petit Plot !.... Une tête de femme apparaît.

—Maman !

La mère a vu les larmes du petit et, sur la pointe des pieds, pour ne pas éveiller M. Plot, elle vient baiser le visage maigriot de l'enfant.

Mais, malgré ces précautions, le père s'est éveillé.

Il pousse un long soupir, promène autour de lui des regards ensommeillés. Il a vu le groupe. Ses sourcils se froncent.

—Ne me grondez pas, monsieur Plot.... Je craignais que vous n'eussiez besoin de votre calotte brodée... Alors, je suis venue...

—Vous savez bien, madame Plot, que, chaque année, je cesse de porter cette coiffure à partir du 1er avril.

Puis, il aperçoit les yeux rougis de son fils.

—Qu'avez-vous donc à pleurer, Désiré ?

Le petit Plot baisse la tête vers son papier où quelques chiffres se courent après, pareils à une troupe de bambins dans la prairie, et il est repris par les larmes ; il sait bien qu'il va être grondé parce que son devoir n'est pas achevé, et qu'au lieu d'avoir, avant dîner, une bonne heure de liberté dans la splendeur du couchant, il faudra rester là jusqu'à complète résolution des odieux problèmes.

—Je crois, mon ami, qu'il n'a pas.... que.... enfin son devoir n'est pas fini tout à-fait ! dit la maman en jetant un regard suppliant à son mari.... Peut-être est-il souffrant, voyez-vous ! ajoute-t-elle bien vite.

Ah ! Dieu ! si elle pouvait les résoudre, ces maudits problèmes, comme elle s'y mettrait de bon cœur !

Mais elle n'est bonne qu'à éplucher des pommes-de-terre, à les accommoder de son mieux avec des petits lardons frits, et à boire tous les cafés du monde sans aucun sucre. Toute cette science qui, à côté d'elle, se répand sans cesse lui est lettre morte. Elle admire, mais ne comprend pas.

Cependant, M. Plot éclate en reproches :

—Ne pas avoir, en une heure, résolu trois misérables problèmes ! Que sera-ce quand il faudra apprendre la géométrie, l'algèbre, la trigonométrie ? Ah ! ah ! s'appliquera-t-on, enfin ? Non ! comme maintenant, on dormira sur les livres ouverts ! Et l'on restera un âne, un incurable ignorant ! Et lui, le père, qui toute sa vie se sera saigné pour mettre son fils à même d'acquérir des connaissances qu'il n'a pu lui-même, hélas ! acquérir, son père aura, pour ses vieux jours, la honte et la douleur d'avoir mis au monde un cancre !

La voix de M. Plot monte avec des intonations indignées et navrantes.

Tout-à-coup, une clameur joyeuse couvre les cris du malheureux père : c'est une bande d'écoliers ivres d'air et de liberté qui passent en riant.

Alors, Mme Plot n'y peut tenir :

—C'est vrai, dit-elle, les autres s'amusent, courent au soleil, tandis que lui toujours travaille, le mignon !

M. Plot reste interdit devant cette subite révolte de sa femme, et, repris par une plus violente colère, il balbutie, les mâchoires tremblantes :

—Eh bien ! qu'y trouvez-vous à dire ?

—Je trouve.... je trouve que c'est injuste et cruel, voilà !

Un grand silence s'établit après ces paroles.

Très digne, M. Plot s'est relevé sous l'insulte et gagna la porte, de laquelle Pateland assiste, inquiet, à ces violences inaccoutumées.

Sur le seuil, il se retourne :

—Puisque je suis injuste et cruel, madame, dit-il, je vous abandonne la direction intellectuelle de monsieur Désiré, votre fils, dont vous êtes libre, désormais, de faire un ignorant, comme tous ces petits polissons qui s'amusent et courent au soleil aujourdhui ; quant à moi, j'avais rêvé pour notre enfant une autre destinée !

Et il sort, en proie à une légitime indignation.

VI

Au fond du jardin de l'instituteur, dans le petit village de Magny, l'herbe est haute et drue, un très-vieux pommier en fleurs dresse, sur le bleu du ciel, ses branches noueuses.

C'est un jeudi, au mois de mai. La classe est déserte. Seul, en la haute chaire, un homme, la tête dans ses mains, se tient silencieux.

On ne voit que son dos voûté et ses cheveux tout blancs.

Il dort.....

Non, il pleure,—il pleure sans bruit, à peine secoué par de légers sanglots.

De temps en temps, un chien passe sa bonne tête dans l'entrebâillement de la porte, et il semble, vraiment, que ses grands yeux attendris s'emplissent de larmes.

Bientôt l'homme se lève péniblement. Son regard humide va à l'un des bancs de la classe devant lequel il y a un pupitre noir. Puis, il sort.

Le chien le suit, et, tous deux, ils descendent la rue du village.

A droite, près de la route, il est un enclos verdissant où chantent des merles, et, sous les verdures naissantes, s'alignent des tombes blanches.

Sur la croix de pierre qui surmonte l'une des tombes, plus verdoyante que les autres, cette inscription est gravée :

DÉSIRÉ PLOT.
Mort à 15 ans.
Aspirant à l'Ecole normale supérieure.

Priez pour lui !

Pauvre petit Plot !

Le tour du monde à pied.

L'étudiant en pharmacie Dufay qui a parié de faire à pied le tour de la terre en trois ans et ne devoir son existence pendant toute la durée de ce singulier voyage qu'à son travail, tant intellectuel que manuel, vient d'arriver au Havre. Il s'embarquera à bord d'un transatlantique, soit comme soutier, soit pour tout autre emploi que la Compagnie transatlantique a promis de lui donner.

Quand il est arrivé au Havre, Dufay était dans un état lamentable. Le costume qu'il s'était fait fabriquer avec des journaux tombait en morceaux. Depuis, on lui a donné des vêtement de drap et des chaussures. Il se déclare très satisfait.

L'*Abeille* entretenait ses lecteurs tout récemment d'un touriste semblable, un nommé Brouard, qui a dû rentrer à Paris le 31 janvier, pour toucher cent mille francs de gageure.

M. FRANK ZENGEL.

Les traits que l'on voit en tête de ces lignes sont ceux d'un de nos fonctionnaires nouveaux, M. Frank Zengel, qui, depuis quelques mois seulement, remplit un mandat que lui a confié le chef de l'Exécutif, le Gouverneur Foster.

Comme nous voyons à l'œuvre M. Zengel journellement presque, il nous a paru juste d'en dire un mot aujourd'hui, afin de le faire connaître aux lecteurs de l'*Abeille*, qui ne le connaissent que de nom.

M. Zengel est natif de la Nouvelle-Orléans et âgé de 30 ans. C'est dans sa ville natale qu'il fit ses études classiques et professionnelles ; brillantes toutes.

Avant de faire partie du barreau, il apprit la sténographie dans plusieurs bureaux d'avocats ; et même acquit à l'époque des connaissances techniques ; il se fit mécanicien.

L'amour du travail était tel en lui qu'il étudiait le Droit le soir, aux heures de loisir que lui laissaient ses occupations, et il gradua au bout de quelques temps à l'Université Tulane.

Vite lui vint la clientèle, car on le savait en même temps que capable, très honorable ; le règlement des successions fut sa spécialité.

Toujours il s'intéressa à la politique ; mais à cette politique qui ne connaît ni les compromissions, ni les honteux procédés. Il voulait défendre les intérêts de la communauté ; et le platonisme en pareil cas n'est rien qui vaille.

Il s'est gagné dans le neuvième ward une popularité de bon aloi ; il y est respecté, aimé même. Il combattit toujours de toute son influence l'élément mauvais de son ward, et a toujours été un des partisans les plus dévoués du gouverneur Foster.

En le nommant administrateur des successions vacantes, le gouverneur a été heureux M. Zengel honore le mandat qu'il remplit.

CHEZ MÉNELIK.

Décidément Ménélik, le plus sympathique et le plus intelligent des princes nègres,.... continue !

Il a un mot pour chacun ou une attention touchante, ce qui, avec les petits cadeaux, est ce qui entretient le mieux l'amitié.

A l'ingénieur Suisse Ilg, qui fit tous ses efforts pour amener une entente entre l'Abyssinie et l'Italie, il vient d'envoyer la plume qui lui servit à signer le traité, comme on le verra dit plus loin dans l'*Abeille*.

Détail touchant : M. Ilg avant de serrer à jamais ce précieux souvenir, n'en a fait usage qu'une fois pour écrire à ses parents.

Même il avait gardé sa plume pour sa mère !

***

Autre chose.

M. Joseph Atto, secrétaire du Négus, rentre chez son maître après une petite tournée en Russie et en Turquie.

Il est accompagné d'un médecin russe, de trois cosaques, d'un chef de musique et de plusieurs domestiques abyssins. Le musicien est chargé de former un orchestre pour la cour de Ménélik, et tous les instruments nécessaires sont déjà envoyés de Russie.

Les bamboulas ne suffisent plus au plus européen des Orientaux ; rêverait-il d'un Moulin-Noir ?

M. Atto emporte avec lui les riches cadeaux faits par le Tsar et par le Sultan à son maître. Parmi les cadeaux du Tsar, il se trouve trois magnifiques chiens de chasse sortant des meutes impériales. L'un de ces chiens vaut 10,000 francs. Les autres cadeaux du Tsar à Ménélik et à sa femme sont contenus dans de grandes caisses du poids total de 3,500 kilos. Le comte Léontief remettra à Ménélik, de la part de son souverain, des bijoux de grand prix.

Signe des temps ! Aux noirs potentats on n'ose plus offrir les verroteries d'antan et chez les Français pullulent à présent les boutiques de fausse joaillerie.

Les faux diamants ? Le voilà le péril.... jaune !

LES NEZ

Chez les femmes les *nez* démesurément longs sont assez rares ; cependant celui de Mme de Villette, mère du marquis de Villette, l'ami de Voltaire, mérite une mention. Mme de Villette était la première à avouer qu'il dépassait la mesure ordinaire, faisait elle-même des plaisanteries sur ce trait trop marqué de son visage. Son ami, la belle Mme de Contades, remarquable, au contraire, par la pure régularité de son *nez* grec, souffrait de lui voir un *nez* si long, au point de ne pas oser le regarder, et, pour la consoler de ce malheur, elle lui parlait sans cesse de la petitesse de ses pieds et de ses mains. Ennuyée de ces éloges répétées Mme de Villette s'entendit avec le président de Périgny, connu par ses bons mots, et, devant dix ou douze personnes qui n'étaient pas dans le secret, Périgny coupa la parole à Mme de Contades qui se récriait sur la délicatesse et la blancheur des mains de Mme de Villette : "Pour moi, dit-il, ce n'est point du tout là ce qui me charme dans Mme de Villette : je ne puis souffrir ses mains et ses petits pieds si vantés : ce que j'aime le mieux en elle, c'est son *nez*." Tout le monde s'étonna de l'incartade du président, et Mme de Contades frémit.... "Oui, continua le président, son *nez* ! il est de si bonne amitié, si prévenant ! il me fait toujours des avances, tandis que ses mains et ses pieds me repoussent. Puis, quand elle cause, ce *nez*, qui d'ailleurs n'est pas gros, mais seulement long, ce *nez* prend une expression si fine et si spirituelle.... je le déclare, moi qui ai entendu tant de harangues, je n'ai jamais vu à personne un nez qui prît autant de part aux choses qu'on disait.... Pour tout dire, Mme de Villette a le *nez* éloquent...." On rit de ce panégyrique débité avec feu, auquel tout le monde battit des mains, et l'on finit par consoler Mme de Contades du grand *nez* de son amie, dont elle s'était jusque-là sincèrement affligée.

QUELQUES COURONNES.

La couronne du roi de Portugal est une des plus précieuses qui existent. Les pierreries qui l'ornent sont estimées à plus de 25,000,000. La couronne que porte le Tsar dans les grandes occasions est aussi l'une des plus précieuses du monde. Elle est surmontée par une croix composée de cinq magnifiques diamants reposant sur un gros rubis, simplement poli et non taillé. La petite couronne de la Tsarine est ornée des plus belles pierres qui furent jamais montées.

La couronne de la reine Victoria, évaluée 900,000 francs, contient un gros rubis, un gros saphir et seize autres saphirs plus petits, treize cent soixante brillants, 1,273 diamants en roses, quatre perles en forme de poire et deux cent soixante-neuf autres perles.

Et dire que, dans cette même Angleterre, une demi-couronne a si peu de valeur !

Les locomotives électriques.

Après la constatation des résultats obtenus lors des essais, en 1892, d'une première locomotive électrique, sur la ligne de Paris à Mantes, deux machines plus puissantes ont été construites et subiront prochainement, entre Paris et Rouen, des épreuves d'un caractère définitif et qui présenteront un vif intérêt.

La longueur de ces locomotives atteint dix-huit mètres et leur force 1,350 chevaux. Elles pourront remorquer, à raison de cent kilomètres à l'heure, un train de 300 tonnes, c'est-à-dire d'un poids double de celui des convois ordinaires.

Bien qu'un peu plus lourdes que les machines en usage, elles fatigueront moins la voie, parce que leur poids est réparti sur huit essieux au lieu de quatre, et elles pourront s'engager en vitesse dans des courbes de 75 mètres, alors que les courbes des grandes lignes ont, au moins, 500 mètres.

Enfin leur vitesse, quoique limitée par les règlements, pourra, en certains cas, atteindre 160 kilomètres à l'heure !

SORTI DE SA TOMBE.

Nous ne pouvons pas sortir de notre tombe mais nous pouvons souvent n'en pas prendre le chemin avant le temps. La maladie, comme tout le reste, a un commencement. Toutes les maladies chroniques écourtent la vie et font souffrir le martyre à ceux qui en sont atteints. La malaria, l'affection des reins, l'indigestion chronique, le rhumatisme—tous ces maux ont un commencement sans importance et peuvent être combattus avec succès à leur début au moyen du "Hostetter's Stomach Bitters." C'est excellent tonique est convenable pour prévenir les désordres du système ou les guérir, et on ne saurait trop en recommander l'usage au début d'une maladie. Pour recouvrer l'appétit et assurer le repos, il n'y a pas de moyen plus sûr que le Bitters. Les effets d'un surmenage et de la fatigue mentale ou physique sont combattus par cet amer ; et le marchand affairé, le homme exténué et le travailleur surmené, journaliste étudiant ou autre le trouvera un excellent remède.

24 fév—au 5 mars

Mme LYMAN J. CAGE.

Femme du secrétaire du Trésor, laquelle est appelée à briller dans la haute société de la Capitale.

—Je vous croyais à Roubaix depuis hier soir.

—Me reprochez-vous de profiter de ce que je suis resté, malgré moi, à Paris, pour venir vous dire un petit bonjour ?

Elle répondit en tendant son front au visiteur.

Celui ci y déposa un baiser très calme.

—Chartreuse, kummel, armagnac ? proposa la jeune femme.

L'homme s'assit et se servit, lui-même, un verre de kummel.

—Et, comme la porte de l'antichambre était demeurée entr'ouverte, Camille s'aperçut alors que le chapeau et le pardessus du vicomte de Maurevert étaient suspendus à une patère, de telle façon que le nouveau venu n'avait pas pu les apercevoir en arrivant, mais qu'il les remarquerait, sûrement, en partant.

Instinctivement, elle se leva avec beaucoup de brusquerie, passa dans l'antichambre, en referma la porte, et, prenant le chapeau et le pardessus, elles les jeta dans la cuisine.

—Faites-moi disparaître ça tout de suite.

Et elle rentra dans la salle à manger, l'esprit si ce n'est la conscience plus tranquille.

Et elle se mit à faire l'aimable.

—C'est tout de même gentil d'être venu me surprendre comme cela !.... Mais qu'avez-vous à me regarder ?

—N'est-il donc pas permis de ?....

—Oh ! n'ayez pas l'air de vous moquer de moi ! Vous savez que je déteste ça !

—Ah ! prononça très malicieusement le visiteur inattendu. Ah !

Et son regard gênait de plus en plus Mlle d'Ecaupont. Et elle songeait :

"Je dois avoir l'air d'une dinde. On dirait qu'il lit en moi.... Il va certainement s'apercevoir de quelque chose !.... Oh ! ce que je l'enverrais promener, si les tantes du vicomte étaient à la veille de mourir !"

En ce moment, les yeux de la jeune personne furent attirés par une canne, une très jolie canne à pomme de cristal sillonnée d'arabesques d'or, posée dans un coin de la salle à manger.

—Mon Dieu ! il va voir cette canne !.... Si j'allais la cacher, pousser un rideau dessus ?.... Non, il se douterait.... Oh ! l'animal, avec ses yeux !....

Elle reprochait ses yeux inquisiteurs à son ami, et elle ne se doutait pas à quel point ses yeux à elle la trahissaient, ses yeux inquiets, palpitants, qui furetaient par toute la pièce, cherchant à découvrir s'il n'y avait pas autre chose de suspect et revenant sans cesse, invinciblement attirés, au coin où était la canne du vicomte Ernest de Maurevert.

Et les yeux goguenards de son protecteur suivaient le même chemin, de telle sorte que la canne lui apparut, à lui aussi. Et ce fut l'explication du trouble qui s'était emparé de Mlle d'Ecaupont dès son arrivée.

Une seconde, son visage s'empourpra, et il eut presque envie de se mettre en colère. Si peu qu'on tienne à une maîtresse, il est toujours désagréable de constater son infidélité.

Mais un grand seigneur, et celui-ci l'était par les manières sinon par la naissance, ne fait pas de tapage en pareil cas. Et puis, ces amourettes n'étaient, pour lui, que des passe-temps, de tout petits romans en peu de chapitres auxquels un hasard quelconque mettait toujours le mot "fin."

Il se leva bien tranquillement, alla prendre la canne.

Et déjà Mlle d Ecaupont avait une teinte de pivoine.

—Très jolie, dit-il. Je voudrais bien demander au propriétaire où il se l'est procurée....

—Mais, monsieur Lequesnoy, fit Camille, la voix étranglée, je ne comprends pas ce que....

Et lui, de plus en plus rieur, l'interrompit :

—Si, si, vous comprenez très bien ; mais vous ne voulez pas que je demande au propriétaire ?... Non ?.... Soit !.... Pas plus que vous ne voudriez que je lui demande où il achète ses cigares ?... Pourtant, le parfum en est délicieux, et votre salle à manger en est tout imprégnée.

Il se rapprochait de la table et posait le doigt sur l'assiette où, à côté du petit verre du vicomte de Maurevert, étaient les cendres de son cigare.

—Car vous ne me soutiendrez pas, je pense, que ceci soit de la cendre de cigarette. Et d'ailleurs.... Tiens, tiens....

(A continuer.)

FEUILLETON.

—UNE—

SÉANCE DE MAGNETISME

—CHEZ—

ALEXANDRE DUMAS.

Je veux répondre à quelques interpellations autographes et imprimées qui m'ont été faites touchant le magnétisme lors de la publication de mon roman de *Joseph Balsamo*.

Une de ces interpellations,—interpellation d'autant plus importante pour moi que je me l'étais faite à moi-même,—était celle-ci : "Le sujet dort-il ou fait-il semblant de dormir ?" Ce qui pouvait se traduire par ces mots : "Y a-t-il compérage entre le magnétisé et le magnétiseur ?"

La question était difficile à résoudre. Ce n'était ni au magnétiseur ni au magnétisé qu'il fallait faire cette question. Ils étaient trop intéressés dans la réponse pour que leur témoignage ne fût point attaquable au premier chef.

Aussi me disais-je tout bas : "Je ne croirai bien sincèrement que lorsque j'aurai endormi un somnambule moi-même, et sans qu'il sache que je l'endors."

Le hasard vient de résoudre victorieusement la question.

Dimanche dernier, Alexis m'avait demandé à jouer la *Fiole de Cagliostro* sur le théâtre de Saint-Germain ; il désirait se faire voir par moi dans un rôle d'amoureux. J'avais arrangé l'affaire avec le directeur du théâtre, et il avait été convenu qu'Alexis, dans la soirée du susdit dimanche, jouerait le rôle de Derval, et sa femme celui de Déjazet.

Le dimanche est le jour où je reçois plus particulièrement mes amis ; et, dimanche, j'avais belle et bonne réunion. Cette réunion se composait de MM. Louis Boulanger, Séchan, Diéterle, Desplechin, Delanoue, Jules de Lesseps, Collin, Delaage, Bernard, Monge, Muller, etc.

M. Jules de Lesseps avait, en outre, amené deux de ses amis, à lui, qui, pour la première fois, me faisaient l'honneur de me visiter. L'autre moitié du genre humain —la plus belle, eût dit M. Demoustier,—avait aussi ses représentants. Seulement, comme je vis tant soit peu en garçon, on me permettra de ne désigner ces dames que par des initiales, et au fur et à mesure des besoins de la narration.

Toute cette société était venue, chacun m'avait dit pour moi ; mais, aux questions qu'on m'avait faites sur Alexis et M. Marcillet, il était difficile de deviner que l'espoir d'une séance magnétique n'était pas absolument étranger à cette réunion, un peu plus nombreuse que de coutume.

Aussi le désappointement fut-il grand lorsque j'annonçai qu'Alexis jouant le soir, je n'avais pas cru devoir commettre l'indiscrétion de lui demander une séance le jour où il jouait.

A trois heures, toutes les espérances furent cependant ranimées par la nouvelle qu'Alexis était au jardin. On se précipita pour voir au moins le somnambule, puisqu'on ne pouvait voir le somnambulisme, et le dernier espoir s'évanouit quand on vit qu'Alexis était venu seul avec sa femme, et avait oublié M. Marcillet à Paris.

Alexis fut fort grondé de cet oubli, et surtout par moi. J'avais à remercier, une fois encore, M. Marcillet de sa dernière séance, et cette occasion m'était enlevée, au moins pour ce dimanche-là.

Les autres regrets, manifestés hautement et sincèrement, étaient un peu plus égoïstes que les miens. Je regrettais M. Marcillet pour lui-même ; les autres, qui ne le connaissaient pas, le regrettaient pour Alexis.

Quelques gouttes d'eau tombèrent ; on monta au salon.

On avait manifesté de tous côtés à Alexis un si vif désir de lui voir opérer quelqu'un de ces miracles, qu'il avait fini par dire que, si quelqu'un de la société se chargeait de l'endormir, il était prêt à faire tout ce que l'on voudrait.

Chacun se regarda ; mais personne n'osa tenter l'épreuve. M. Bernard s'approcha de moi.

—Endormez-le, me dit-il tout bas.

—Moi ? Est-ce que je sais endormir les gens autre part qu'au théâtre et dans les bibliothèques ? Est-ce que je sais faire vos passes, injecter le fluide, communiquer la sympathie ?

—Ne faites rien de cela ; endormez-le par la simple force de votre volonté.

—Que faut-il faire dans ce cas-là ?

—Dites en vous-même : "Je veux qu'Alexis dorme."

—Et il dormira ?

—C'est probable ; vous devez avoir une volonté de tous les diables.

—C'est possible ; mais alors j'ai de la volonté comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

—Essayez toujours.

—Mais il cause avec sa femme et Delanoue.

—Cela ne fait rien.

—On se moquera de moi si je ne réussis pas.

—Qui le saura, puisque vous ne direz pas une parole, puisque vous ne ferez pas un geste, puisque vous l'endormirez d'ici, enfin, en ayant l'air de causer avec moi ?

—Ah ! comme cela, je le veux bien.

—Je croisai les bras, je réunis toutes les puissances de mon libre arbitre, je regardai Alexis, et je dis en moi-même :

—Je veux qu'il dorme !

Alexis chancela, comme frappé d'une balle, et tomba à la renverse sur le canapé.

Il n'y a point de doute, au moins pour moi ; la puissance magnétique avait agi avec l'instantanéité et presque la violence de la foudre.

Mon premier sentiment fut un sentiment de terreur : en se renversant, Alexis, surpris par le fluide au moment où il s'y attendait le moins, avait poussé un cri. Il était agité d'un violent tremblement nerveux, et ses yeux étaient presque entièrement retournés dans l'orbite.

Je ne fus pas le seul à avoir peur ; seulement, j'avais doublement peur, attendu que je connaissais la cause de l'accident.

En sentant ma main, Alexis me reconnut.

—Ah ! me dit-il, ne me faites jamais une pareille chose sans me prévenir : vous me tueriez.

—Mon Dieu ! lui dis-je, qu'éprouvez-vous donc ?

—Une grande secousse nerveuse ; cela va se calmer, surtout si vous m'ôtez le fluide qui me pèse sur l'estomac.

—Mais comment vous ôter ce fluide ? Je n'en sais absolument rien, moi.

—En l'écartant avec vos deux mains.

Je me mis à écarter le fluide du mieux que je pus, et, au bout de quelques secondes, Alexis respira plus facilement.

—Ah ! dit-il, cela va mieux.

—Assez bien pour nous donner une séance ?

—Oui ; seulement, ne me faites pas lire ; vous avez imprimé à mes nerfs une telle secousse, que tous les objets semblent bondir à mes yeux.

—Jouerez-vous aux cartes ?

—Oui, à merveille.

—Pourrez-vous reconnaître les objets, dire d'où ils viennent ?

—Oui.

—Pourrez-vous voyager, voir à distance ?

—Oh ! parfaitement. Je suis, sous certains rapports, plus lucide que je ne l'ai jamais été.

—Eh bien, une partie de cartes avec Séchan, tenez ; c'est l'incré-